

Yoann CALZAVARA

La Bête

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Yoann CALZAVARA, 2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

1

La colline était escarpée, tout en haut un sycomore immense trônait depuis des siècles, indifférent aux humains fugaces, si vite disparus. Protégé sous les sombres ramures, Raoul de Bisclavret contemplait le spectacle désolé qui s'offrait à lui en contre-bas, celui de la guerre qui avait dévasté un hameau perdu sur une terre de rocaille.

Une étroite vallée s'ouvrait devant lui, offrant ses flancs desséchés à la morsure du soleil de Syrie. Il se sentait protégé par l'ombre fraîche de l'arbre ancien dont les branches s'étendaient au loin, le protégeant d'un ciel trop bleu. Une odeur boisée, profonde et corsée, s'en dégagait sous l'effet de la chaleur mais elle ne parvenait pas à dissimuler celle, âcre, qui provenait d'en bas, celle des flammes et de la ruine, l'odeur du sang et de la mort.

Des carcasses encore fumantes de chars d'assaut, éventrées et noircies par le feu, étaient encore visibles ci-et-là sur la route principale. Une seule habitation avait résisté à la fureur des hommes, les autres s'étant effondrées, éparpillant leurs pierres sur le sol poussiéreux, comme des entrailles livrées à la fatalité. Un bûcher finissait de se consumer peu à peu, là-bas au loin, obscurcissant l'horizon d'une fumée noire annonciatrice de malheur.

La chaleur était étouffante. Le soleil illuminait crument ce spectacle de désolation, dissipant inévitablement les ombres du monde, rien ne pouvait plus être caché. Les jardins luxuriants avaient été balayés par la violence, il n'en restait que quelques empreintes verdâtres déjà recouvertes par le vent du désert. Le ruisseau était à sec et les puits taris depuis longtemps. Le sable imprégnait tout, Raoul le sentait jusque dans sa bouche, craquant entre ses dents.

Le sycomore était immense, planté ici plusieurs siècles auparavant, il avait assisté aux malheurs fréquents de ces villageois qui habitaient ce lieu proche d'une route commerciale, un lieu convoité pour son point d'eau et sa fraîcheur, toute relative évidemment. Cet arbre vénérable rappelait à Raoul le vieux chêne de son jardin, au creux d'un vallon étroit et humide aux confins du plateau du Vercors. Il se sentait bien loin de chez lui, du confort de son foyer et de la douceur de sa chère épouse...

Le monde des habitants de ce hameau s'était effondré brutalement, réduit en cendre par l'aviation. Les chars de Damas ne constituaient plus une menace désormais, tout était détruit, balayé par les vents et, curieusement, Raoul sentait en lui comme un soulagement à la vue de cette désolation, la mort des habitants avait été vengée. Pourtant, il ne savait pas qui était coupable, qui avait perpétré les massacres et qui était le sauveur, mais tout cela lui importait peu.

A ses pieds, un lézard imprudent escalada un petit monticule de pierres qui, trop fragile, eut tôt fait de s'effondrer sous les pattes de l'animal. Pris dans le glissement de terrain, celui-ci se débattit vigoureusement mais il se retrouva coincé par un gros caillou plat. A moitié libre, humant l'air extérieur de sa langue vive, il restait prisonnier de la fatalité. Raoul observa quelques instants la bête lutter pour sa survie, tentant vainement de se glisser hors de la nasse sans pourtant y parvenir. Alors, songeur, il se décida à intervenir et souleva délicatement la pierre blanche pour éviter de le blesser plus encore. Le lézard s'enfuit d'un bon puis, à bonne distance, s'arrêta un instant avant de disparaître dans la poussière.

Raoul aussi se sentait prisonnier, mais lui l'était de ses propres décisions. Il avait fait le choix de venir ici, sur ce théâtre de guerre malgré les risques, personne ne l'avait forcé. Pourtant, il n'était pas un combattant, mais un chirurgien dont les mains avaient sauvé tant de vies. Animé de bons sentiments, il n'était pas satisfait des lamentations médiatiques sur les victimes de la guerre qui déchirait la Syrie. Sa conscience lui dictait d'agir, de mettre en application ce en quoi il croyait et d'apporter de l'aide aux plus fragiles.

Alors, il partit loin de chez lui pour mettre sa science au service des faibles et des opprimés, sous les auspices de plusieurs grandes ONG. Il se sentait vivant lorsqu'il sauvait des rescapés de bombardements ou de pauvres gens battus par les milices. Il avait l'impression de rendre

justice, de venger la terrible fatalité qui ruinait le cœur et l'âme de ce pays ancien. Mais aujourd'hui, il avait pris un autre chemin, et il regrettait d'être ici, loin de sa famille, de sa femme et de sa fille dont l'univers lointain lui paraissait si doux et si paisible par rapport à l'enfer qu'il côtoyait ici...

Il était perdu dans ses pensées lorsqu'il distingua une fumée blanche de terre et de poussière de l'autre côté des collines ; elle se rapprochait. C'étaient un petit convoi de jeeps qui arrivait au village, ses camarades, tous des mercenaires aguerris, revenaient d'une mission tenue secrète. Ils rentraient trop tôt et roulaient trop vite, c'était anormal. Raoul se redressa pour mieux les observer, plissa les yeux et huma l'air qui lui parut comme chargé d'une odeur qu'il connaissait bien, celle du sang. Il quitta l'ombre de l'antique sycomore.

Lorsqu'il parvint sur la placette, devant la dernière maison, les jeeps se garaient dans un bruit infernal. Celle de tête arborait un large drapeau de l'Otan, les autres ne portaient aucun signe distinctif. La poussière retomba lentement, agitée par les mouvements rapides des soldats qui s'affairaient avec nervosité. Ils déchargeaient de lourdes caisses en bois, lourdement cloutées et qui semblaient précieuses. Plusieurs impacts de balles étaient visibles sur les véhicules, quelques traces de shrapnel étaient même restés plantés dans une roue de secours. Trois hommes manquaient.

Lorsqu'il aperçut deux mercenaires porter l'un d'eux à demi conscient, la poitrine ensanglantée, Raoul s'écria : « Hachem ! »

Le blessé fut porté jusqu'à une salle sombre dans les profondeurs de la maison de pierre, puis déposé sans ménagement sur une table nettoyée d'un revers de mains. Il gémit sous la douleur ; déjà la fièvre le saisissait, il tremblait. Raoul, s'étant préparé à la hâte, les mains protégées de gants bleus, la poitrine ceinte d'un grand tablier blanc et le visage dissimulé derrière un large masque de papier, seuls ses yeux bleus striés de noir émergeaient, augmentant en cela l'intensité de son regard.

Le chirurgien de guerre manquait de tout mais décida d'opérer. Albert Hachem, le commandant de la troupe de mercenaires, avait perdu beaucoup de sang, il ne supporterait pas le voyage jusqu'au camp de base. Il devait tenter de le sauver maintenant, après tout il était là pour ça. Il utilisa sa dernière poche pour une transfusion puis lui administra analgésiques et antibiotiques. Il avait subi le tir d'une arme de gros calibre, probablement la mitrailleuse d'un hélicoptère ; c'était un miracle qu'il fût encore vivant.

Dans la pénombre, Raoul distinguait mal ce qu'il faisait, mais il s'appliquait. Malgré son expérience, il se sentait nerveux, non pas de perdre un ami mais à cause des femmes qui restaient assises dans les ténèbres, au fond de la pièce sur le sol de terre. Elles restaient là, sans bouger, sans parler, simplement l'observant. Il ignorait si elles comprenaient l'anglais ou le français, ou même si elles réalisaient ce qui se tramait devant elles. Elles ne témoignaient aucune compassion, mais qui aurait pu leur en vouloir ? C'étaient des esclaves, des Yézidis et des chrétiennes d'Orient, sauvées par les mercenaires quelques jours auparavant lors de l'attaque d'un convoi de terroristes. Depuis, elles restaient prostrées dans la nuit, sans dire un mot. Raoul sentait le poids de leur regard sur ses épaules. La tension le mettait mal à l'aise.

Après un long moment, le chirurgien parut enfin hors de la salle d'opération ; ruisselant de transpiration, il s'essuya le front d'un linge maculé de sang. Il faisait chaud, le soleil était encore haut dans le ciel, écrasant la modeste habitation de sa lumière intense. A l'intérieur, l'air était devenu moite, étouffant, mais dehors c'était pire. Raoul attrapa une bouteille de whisky et but au goulot, l'alcool le détendit un peu. Il observa ses camarades en silence, laissant peu à peu la tension se dissiper. Aucun d'entre eux ne parlait mais leurs yeux étaient attentifs.

Piotr, un colosse impassible dont les traits du visage reflétaient une certaine intelligence contrastant avec son physique de brute, n'hésita pas un instant à poser la question qui les taraudait tous, dans un anglais approximatif.

- Hachem va s'en sortir ? demanda-t-il de sa voix de basse aux accents russes.
- Je n'en sais rien, répondit Raoul le regard fixé sur les solives du plafond, souillées de crasse et de suie. J'ai fait tout ce que je pouvais mais il a été touché très sérieusement. Il a de la fièvre et je n'ai plus de médicaments. Maintenant, ça ne dépend plus de moi.
- De qui alors ? s'enquit Erwin, un petit au corps sec et dont les tremblements trahissaient la nervosité.
- De lui-même, de la nature, expliqua calmement le chirurgien, ou de Dieu... je n'y peux rien, personne n'y peut, pas avec l'équipement dont je dispose...
- Qu'allons-nous faire ? Nous sommes perdus, lui seul connaissait la raison de notre mission ici et surtout le moyen de nous sortir de ce merdier ! Nous sommes isolés, nous n'avons aucun moyen de rentrer au camp de base sans traverser le territoire de ces maudits terroristes, ou bien celui des Russes, se lamenta Erwin en se rongant les ongles.
- Hachem n'est pas transportable, reprit Raoul calmement. C'est un miracle qu'il soit encore en vie ! La munition qui l'a blessé provient vraisemblablement d'un hélicoptère de guerre, probablement un Mil-Mi 28. Qu'avez-vous donc fait pour provoquer la colère de l'ours russe ?
- Si notre mission était secrète, c'est qu'il y avait de bonnes raisons, l'interrompt Mark, un blond trapu aux yeux d'acier, c'est pour nous protéger tous ! Ce que nous avons fait ne vous regarde pas.
- Nous sommes une escouade d'observation pas d'assaut ! s'emporta Raoul. Vous avez affronté des Russes, ce qui simplifie l'équation posée par Erwin ! Notre salut n'est donc qu'auprès des terroristes, il nous faudra leur autorisation pour partir, mais pas avant qu'Hachem ne se soit remis.
- Dis plutôt la vérité : c'est ton ami, protesta Chris un américain au regard torve, tu préfères risquer notre peau à tous plutôt que celle de ton cher ami ! Ose prétendre le contraire !

Le chirurgien se tut, approuvant par son silence, ce qui relança la discussion. Les esprits s'échauffaient, les soldats bougeaient et en venaient aux mains. L'un d'entre eux, qui n'avait pas encore parlé, les interrompit d'une voix forte.

- Du calme, cria Abdou, un des gradés qui dirigeait l'expédition, nous avons une mission et, même si je ne la connais pas en totalité, il nous faut l'accomplir. Maintenant que nous avons les caisses, nous devons les ramener au camp de base.
- En traversant le territoire de ces foutus terroristes donc, puisqu'avec les Russes, c'est mort ? demanda Piotr inquiet.
- Nous avons du temps pour en décider, l'interrompt Chris. Abdou était avec Hachem lors de la mission, comme moi. C'est notre traducteur, c'est lui qui a négocié avec eux.
- Et c'est qui eux ? interrogea Piotr méfiant.
- Je n'ai pas le droit de te le dire, répliqua Abdou hautain. De toute façon, avant de se décider, il faut que nous soyons en état de voyager.
- Même les femmes ? demanda Erwin qui était méfiant de nature.
- Pourquoi pas ? Et aussi notre chef, Hachem. Mais je refuserai de risquer nos vies inutilement, pour quiconque.
- Tu les abandonnerais donc sans hésitation ? s'emporta Raoul. Tu laisserais ces femmes ici ? As-tu bien conscience de ce qu'elles ont vécu, de l'horreur d'être esclave aux mains de ces... animaux ?

- Je suis le plus gradé ici, et tant que notre lieutenant n'est pas en mesure de commander, c'est moi qui décide ! protesta Mark avec fermeté. Quant à toi, le chirurgien effarouché, ta présence sur le terrain a une raison, tu devais t'occuper des filles, c'est bien ça ? Tu dois donc bien savoir ce qu'on doit en faire, non ?

Le regard empli de fureur, Raoul ne dit mot car il ignorait justement le sort qui leur était réservé et comment les faire sortir de cet enfer. Il posa rageusement la bouteille de whisky et quitta la pièce, préférant affronter la chaleur du désert. A peine avait-il fait quelques pas qu'il fut rejoint par Piotr et Erwin.

- C'est vraiment un abruti, dit le Russe avec calme. Il aime le pouvoir, il est trop content de commander.
- Mais nous sommes des mercenaires, pas des militaires, poursuivit Erwin dont l'œil brillait de malice, nous ferons bien ce que nous voudrons.
- Nous sommes avec toi, Raoul, on te laissera pas tomber, déclara solennellement Piotr. Ni toi, ni Hachem.
- Ni ces pauvres filles, conclut le petit nerveux.

Le chirurgien n'avait rien à rajouter, alors il se tut mais il posa sa main sur l'épaule de ses camarades, le regard empli de reconnaissance. Pensif, il observa l'arbre de la colline.

2

Plusieurs jours étaient passés, qui se ressemblaient tous dans la moiteur insupportable de la maison de pierre. La tension entre les deux partis de mercenaires persistait mais l'alcool la rendait supportable. Hachem oscillait entre la vie et la mort, mais il luttait de toutes ses forces ; peut-être survivrait-il ? se demandait Raoul inquiet pour la vie de son ami.

Mais, ce qui perturbait le chirurgien, c'étaient ces femmes qui demeuraient prostrées dans le noir. L'une d'entre elles le mettait mal à l'aise par l'intensité de son regard. Il ignorait tout d'elle, jusqu'à son nom, mais sa présence le troublait. Son visage avait des très fins et anguleux ; souvent dissimulé sous un épais vêtement noir comme le reste de son corps, il lui faisait penser à une de ces pointes de flèche en silex issues des confins de la préhistoire.

De l'ouest, un petit nuage de poussière s'éleva soudain dans le bleu immaculé du ciel de Syrie, signe que les éclaireurs avaient aperçu quelque chose d'inquiétant. Tous les mercenaires étaient présents lorsque la jeep de leurs camarades postés en observation s'arrêta sur la terre sableuse de la place du village.

- Un énorme convoi pick-up converge vers nous ! s'écria Chris qui était l'un des éclaireurs. Ils seront là d'ici une heure tout au plus ! Nous devons partir immédiatement !
- Ne paniquons pas, intervint Abdou d'un air supérieur, ils n'ont pas nécessairement des intentions hostiles, nous sommes sur leur territoire maintenant que l'armée présidentielle a été chassée de ce village après tout.
- Ce sont les mêmes que ceux que vous avez rencontrés l'autre jour avec Hachem, interrogea Raoul prêchant le faux pour savoir le vrai, car c'était bien des terroristes avec qui vous discutiez, n'est-ce pas ?
- Je ne vois pas le rapport ! s'insurgea Chris.
- J'avais donc raison, poursuivit le chirurgien. J'imagine que c'est pour ça que tu n'as pas peur Abdou.
- Pourquoi demandes-tu ça ? protesta le traducteur. Ca ne te regarde pas !
- Et combien d'entre eux ont survécu à l'attaque des russes ? Combien ? s'emporta Raoul. Je vais te le dire, moi, aucun ! Aucun n'est rentré et vous avez pris les caisses avec vous, celles qui sont là, devant notre nez à nous narguer chaque jour qui passe. Ces chiens ont compris que vous les aviez doublés et assassinés les leurs. Ils viennent ici pour nous tuer. Tous.
- C'est... possible, admit Abdou. Chris, es-tu certain que ce sont bien les mêmes ?
- C'est probable, répondit le mercenaire, mais je ne reconnais pas bien leurs drapeaux. De toute façon il n'y a plus d'autre groupe terroristes, ils ont été chassés de la région voilà plusieurs semaines. Souvenez-vous, le convoi avec les Yézidis que nous avons attaqué faisait partie de l'arrière garde d'un groupe concurrent qui se repliait...

Tous approuvèrent la conclusion du chirurgien qui réfléchissait à la question depuis le début, se doutant bien que les terroristes agiraient en représailles contre eux. Il savait que ces peuples, qu'il avait fini par mépriser, chérissaient la vengeance ; il les comprenait.

- Dans ce cas, il faut partir au plus vite, reprit Abdou. Chargez les caisses et rassemblez-vous. Raoul, va voir Hachem, nous n'avons plus le choix, il faut le transporter.

Le chirurgien s'exécuta, résigné. Hachem tremblait encore de fièvre mais il avait repris conscience, depuis quelques temps déjà. Il était très faible mais son ami reprit espoir quand il

l'aperçut faire un petit signe de la main. Il était moite de transpiration et son visage crispé par la douleur. Raoul s'approcha de lui et lui expliqua rapidement la situation ainsi que la nécessité de s'enfuir au plus vite. Il entreprit de lui injecter un puissant antidouleur pour le voyage.

Hachem lui tint un instant le bras dans un geste de reconnaissance et, d'une voix encore faible, il lui susurra :

- Il faut... prendre les caisses, c'est très important... Nous devons les ramener au camp...
- Très bien, approuva Raoul occupé à fouiller dans les flacons de médicaments, nous avons déjà commencé.
- Par contre... poursuivit Hachem, il faut laisser les femmes.
- Comment ? s'interrogea son ami qui s'immobilisa sous l'effet de la surprise. Que dis-tu ?
- Elles doivent rester... expliqua le blessé. Il le faut.
- Mais, pourquoi ?
- Il en va de notre vie, de notre mission, insista Hachem. C'est le deal... les femmes contre les caisses... C'est notre seule chance de nous en sortir...

Nerveux, le chirurgien ne parvenait pas à trouver le bon flacon. Il tourna la tête en direction des femmes prostrées dans le noir qui, toutes, avaient les yeux posés sur lui. Leur silence l'angoissait. Il se mit à transpirer à grosses gouttes, son cœur se mit à battre furieusement, sa vision se troubla. Il prit conscience de son état lorsqu'il vit sa main trembler.

Tel était donc l'aboutissement de son cheminement, lui qui s'était précipité vers un théâtre de guerre pour sauver des vies, par charité et par devoir, allait sacrifier sans état d'âme ces femmes à peine ravies à leurs tortionnaires. Il revoyait le visage de son épouse et de sa fille dans son paisible village du Vercors, leur sourire et leur joie lui semblaient cruels en cet instant. Il leur racontait toujours qu'il venait ici pour aider les faibles, pour ne pas se sentir impuissant face à la barbarie et à la folie des hommes. Que leur dirait-il désormais s'il abandonnait les esclaves à leurs maîtres ?

Il était paralysé, submergé d'émotions contradictoires. Il échangea quelques mots avec Hachem qui demeurait inflexible à ses protestations.

Alors, l'une des femmes, une Yézidi, celle-là même qui le troublait, au visage de silex, se leva après avoir parlé un court instant avec ses camarades d'infortune. Elle parlait un peu le français.

- Ils arrivent, n'est-ce-pas ? demanda-t-elle d'une voix douce aux accents rocailleux. Ils seront bientôt là et vous ne voulez pas nous emmener. C'est bien ça ?
- Je ne sais pas... hésita Raoul, profondément troublé face à la vérité.
- Oui, c'est cela, répondit calmement Hachem, il est inutile de vous mentir, nous devons vous abandonner là. Nous n'avons pas le choix. Je le regrette mais c'est ainsi.
- A la guerre, c'est celui qui est fort qui commande, accepta la Yézidi. Je comprends...
- Je suis désolé, poursuivit le blessé, j'aimerais pouvoir faire autrement.
- Si vous ne pouvez pas nous emmener, vous devez nous tuer ! exigea la jeune femme avec dignité. Nous avons été leurs esclaves mais nous ne voulons pas le redevenir. Quand vous partirez, vous devez toutes nous tuer.
- J'admire votre courage et votre résolution, mais ça signerait notre arrêt de mort à tous. Ils vous veulent vivantes...
- Je t'en supplie ! cria-t-elle d'une voix tremblante en s'agenouillant. Tu ne peux pas nous donner à eux ! Tu ne peux pas nous faire ça !

- Hachem, je t'en prie, intervint Raoul, on ne peut pas les laisser là ! Nous avons encore un peu d'avance, on peut partir avec elles !
- Ce n'est pas la question... C'est l'accord, affirma le commandant inflexible. Tu sais, le monde passe et ses illusions avec lui... ajouta-t-il philosophe.
- Pitié, laissez-nous au moins une arme, ou un couteau pour que nous mourrions avant qu'ils ne se vengent sur nous ! implora la femme. Ou donne-nous du poison !
- Non, vous devez rester vivantes, conclut Hachem en posant sa main sur celle du chirurgien qui avait saisi un flacon et faisait mine de vouloir le leur donner.
- Quel est ton nom, femme, toi qui est la plus forte d'entre elles ?
- Adar... Adar Kochek.
- Kochek, hein ? Tu es donc la fille d'un de vos chefs. Tu te montres dignes de tes ancêtres, tu as la grandeur de vos anciens. Mais ma décision est irrévocable. Je prierai pour toi, Adar, tu seras dans mes pensées.

Raoul était pétrifié. Il se sentait écartelé entre son désir et les ordres qui lui étaient donnés. Il refusait la fatalité, le funeste destin qui pesait sur ces femmes. Il voulait les sauver, c'était là son devoir, il le savait au fond de lui. Mais il ne pouvait trahir ni ses camarades ni son ami.

Adar les observait, les suppliait de ses grands yeux noirs en amande. Son regard était d'une intensité totale. Le chirurgien fut bouleversé. Il songeait à sa famille, imaginant que s'il abandonnait ces femmes, c'est comme s'il livrait les siens à la fureur des monstres qui arrivaient. Ce regard annihila toutes ses résistances, il se sentit faible face à l'horreur. Sans plus réfléchir, il se détourna et observa son ami dont le visage indifférent lui glaça le sang.

Il saisit alors un flacon, et remplit une seringue, puis entreprit de l'injecter à son patient. Son visage avait changé, il était devenu impassible et déterminé. Ses yeux brillaient d'une étrange lueur, et sa barbe lui donna un air sauvage dans la pénombre de la pièce. Hachem eut peur subitement. Instinctivement, il comprit et tenta de dégager le bras de Raoul mais c'était trop tard, il semblait déjà dans la nuit.

- Adieu mon ami, déclara le chirurgien, peut-être pourras-tu me pardonner ?

3

- Il est mort, expliqua Raoul sans autre commentaire, je n'ai rien pu faire.

La nouvelle prit de court l'escouade entière, aucun d'eux ne s'y attendait. Ils restèrent immobiles, se regardant les uns les autres, incrédules.

- Comment ? demanda Abdou plus choqué que suspicieux.
- L'organisme n'a pas supporté la morphine..., expliqua Raoul feignant la culpabilité. C'est... ma faute.
- Non, le défendit Piotr, ce n'est pas ta faute, il est mort parce qu'il était faible.
- Nous sommes bien obligés de te croire, dit Chris sous l'effet de la colère.
- C'était son ami ! cria Erwin. Il plus affecté que nous tous ici ! Et nous savions tous que la vie d'Hachem ne tenait qu'à un fil !
- Personne ne t'accuse, reprit Abdou, non personne. J'étais surpris, c'est tout... Mais nous n'avons pas le temps de nous morfondre, il nous faut partir au plus vite. A-t-il donné des ordres pour les Yézidis ?

Raoul hésita un instant, dévisagea ses camarades lentement, puis il s'écarta de la porte restée ouverte derrière lui, dévoilant les femmes debout, regroupées les unes contre les autres pour se rassurer.

- Oui, il a donné des ordres. Elles partent avec nous, affirma le chirurgien. Les caisses, on s'en fout, laissez-les là, elles nous ralentiront...

Son visage était subitement devenu impitoyable et terrible. Nul ne le contesta. Ils se remirent immédiatement à préparer leur départ.

Adar saisit le bras de Raoul et se rapprocha de lui. Elle sentait bon, une odeur un peu âcre mais sucrée, malgré les privations et la saleté du désert. Son haleine était chaude, elle lui parlait si près qu'il sentait son souffle sur sa peau. Elle lui montra son bras droit, dont les marques des coups n'avaient pas disparu. Près de son poignet, un large bracelet de bronze dissimulait quelques hideuses cicatrices. Elle l'ôta et le donna à son sauveur. Il reconnut un de ces sceau-cylindres de l'antiquité que l'on retrouvait partout dans les musées.

- Il était dans une grotte qui leur faisait peur parce qu'elle était maléfique. La guerre a crevé la montagne et révélé un trésor caché là par les Anciens pour protéger le monde. Les dieux l'avaient maudite pour que nul ne s'en empare ; alors ces chiens de terroristes n'osaient y pénétrer encore moins la détruire. Alors, des gens comme toi sont venus et l'ont mis dans des caisses. Mais j'ai quand même volé ce bracelet, j'ai connu l'enfer et je n'ai plus peur des malédictions.
- Quelle drôle d'histoire me racontes-tu là... répondit Raoul. Mais ces fous sont superstitieux, ça ne m'étonne pas.
- Tu nous as toutes sauvées.
- Nous ne sommes pas encore sortis d'affaire...
- Qu'importe, tu nous as aidées, tu es le seul qui en ait pris la peine. Tiens, prends le bracelet, c'est tout ce que j'ai. Il est à toi, conserve le en souvenir de nous. Donne-le à ta femme, il lui portera chance.
- Je ne peux pas accepter, c'est un objet important pour toi, protesta le chirurgien.
- Plus rien n'est important pour moi... Garde-le pour nous toutes. Comme ça, je serai encore un peu avec toi...